

« Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose » (Qo 3,1)

De la dignité de l'âge

Déclaration de l'Église catholique romaine, de l'Église évangélique réformée et de l'Église catholique chrétienne de Suisse à l'occasion de la Journée des droits de l'homme 2012

L'âge – entre l'être et le devenir

Tout le monde souhaite vivre longtemps, mais personne ne veut devenir vieux. La société s'est fait de l'âge une image correspondant à cette attitude. Ce que l'on voit avant tout dans l'espace public et dans les médias, ce sont les « jeunes vieux », ceux qui sont entrés dans le « troisième âge de la vie ». Ces *best agers*, après la phase familiale et professionnelle active de leur vie, disposent généralement d'assez de temps, sont en assez bonne santé et possèdent – aujourd'hui du moins – assez d'argent pour pouvoir aménager leur existence à leur guise.

Cette vision d'un troisième âge plein de vitalité et riche en découvertes est la conséquence du désir de longévité. Un désir qui

« Et souviens-toi de ton Créateur aux jours de ton adolescence, avant que ne viennent les mauvais jours et que n'arrivent les années dont tu diras : <Je n'y ai aucun plaisir>. »

Qo 12,1

n'est pas une utopie. Aujourd'hui, non seulement les gens vivent plus longtemps, mais ils jouissent souvent d'une bonne santé jusqu'à un âge avancé. En 2010, les hommes en Suisse avaient à l'âge de 65

ans une espérance de vie de 18,9 ans, les femmes de 22,2 ans.¹

L'âge n'est plus automatiquement associé à la maladie et à l'infirmité. Il ne rend pas toujours malade. Il est plutôt considéré lui-même comme une maladie lorsqu'il laisse des traces visibles sur le corps. Les procédés « anti-âge », toutes ces tentatives de

manipuler médicalement et de freiner les processus biologiques de vieillissement sont très en vogue. L'idée de pouvoir améliorer, par la biotechnologie, une vie vouée au dépérissement suscite chez plus d'un l'espoir d'une victoire totale sur les aspects indésirables de l'âge. Dans une logique qui est celle de la vie active et sûre de soi, l'infirmité et la maladie ne sont plus regardées que comme des « effets secondaires » qu'il s'agit de traiter et d'éradiquer comme on le fit autrefois avec les épidémies.

De l'ambivalence de l'âge

Le vocabulaire que nous utilisons pour parler de l'âge et de la vieillesse est révélateur de l'évolution de notre perception. Une distinction est faite maintenant entre « troisième » et « quatrième âge ». Au quatrième âge, phase de la vieillesse avancée, où la santé et les forces déclinent, où l'énergie s'épuise et où la fin approche, s'oppose le troisième âge, que caractérise encore une autonomie active. D'un point de vue gérontologique et gériatrique, la distinction a un sens. Mais doit-elle être aussi une classification sociale ?

¹ L'espérance de vie à la naissance en Suisse est actuellement une des plus élevées du monde. Au cours des cent dernières années, l'espérance de vie moyenne a presque doublé, passant de 46,2 à 80,2 ans pour les hommes et de 48,9 à 84,6 ans pour les femmes. Office fédéral de la statistique (2010) : Espérance de vie selon l'âge.

Faire une distinction entre vieux « jeunes » et vieux « âgés », c'est vouloir dissocier les potentialités et les fardeaux de l'âge. Dans la publicité, les personnes âgées peuvent bien avoir des problèmes d'incontinence et ne plus savoir monter ou descendre un escalier, mais grâce à l'aide médicale et technique – du moins veut-on nous le faire croire – elles conservent toute leur autonomie et la qualité de leur vie est inaltérée. Et l'on aime à s'identifier aux personnages de ces messages publicitaires. Car la maison de retraite – avec les conditions de vie prétendument désastreuses et la manière dégradante dont les pensionnaires y seraient traités si l'on en croit certains reportages – n'est une perspective réjouissante pour personne.

Dans le fond, toutes les tentatives visant à freiner l'âge et toutes les promesses de longue vie et de santé sont l'expression d'une image négative de l'âge et du vieillissement.

Mais cette conception unilatérale surestime les potentialités de l'âge, ce qui revient à exclure les gens plus âgés et les vieux qui ne correspondent plus au modèle. Il ne faut donc pas s'étonner que si une attention est accordée aux personnes infirmes et nécessitant des soins, c'est que de plus en plus elles sont regardées comme occasionnant des coûts et comme une charge pour la société.

La question du rapport avec l'âge et avec les personnes âgées est donc une question qui s'adresse à la société toute entière. Existerait-il un lien entre l'accent mis sur la « réussite » du troisième âge et la précarité des conditions d'existence du quatrième âge ? La solitude et la détresse en fin de vie seraient-elle le prix à payer pour la jeunesse active de la phase précédente ? Ne serait-il

pas plus avisé, plus clairvoyant et plus souhaitable de considérer et d'aménager la vie « en partant de derrière », c'est-à-dire depuis le quatrième âge, et non pas seulement « en partant de devant », c'est-à-dire de la phase qui précède ?

Un autre regard sur l'âge et le vieillissement

Même dans la Bible, il se rencontre des réflexions très diverses sur la vieillesse. Le récit de la vie d'Abraham est particulièrement impressionnant : « Voici le nombre d'années

de la vie d'Abraham : cent soixante-quinze ans. Puis Abraham expira ; il mourut dans une heureuse vieillesse, âgé et comblé. Il fut réuni aux siens. » (Gn 25,7–8) Le psalmiste a des termes nettement plus sobres dans le Psaume 90 (5–6.10) : « Tu les balaies, pareils au sommeil qui, au matin, passe comme l'herbe ; elle fleurit le matin, puis elle passe ; elle se fane sur le soir, elle est sèche. [...]

Soixante-dix ans c'est la durée de notre vie, quatre-vingts si elle est vigoureuse. Son agitation n'est que peine et misère ; c'est vite passé, et nous nous envolerons. »

Les conditions de vie dans le monde biblique ne sont évidemment pas comparables aux nôtres. Mais les gens devaient faire face à des problèmes tout à fait similaires. L'exhortation au respect des parents (« Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent sur la terre que te donne le Seigneur, ton Dieu », Ex 20,12) exprimait à l'origine le rapport « entre des adultes et la génération précédente » (Hermann Deuser).

« Lorsque l'âge se mesure principalement ou même exclusivement à la productivité des personnes actives, il n'y a plus rien d'autre qui compte que la performance des personnes âgées. Tout ce qui fait de la vie un cadeau et toute la dimension du droit à la vie sont éliminés. À l'écart du processus de production et exclue de la vie communautaire, la vieillesse devient une phase de la vie sur laquelle se pose la question : <À quoi bon ?> »

Gunda Schneider-Flume²

² Gunda Schneider-Flume, *Alter – Schicksal oder Gnade. Theologische Überlegungen zum demographischen Wandel und zum Alter(n)*, Göttingen ²2010, 20.

Manifestement, il était déjà nécessaire à l'époque d'exhorter explicitement au respect de la vieillesse et à l'intégration des personnes âgées dans la communauté. Mais le commandement est formulé en termes positifs et il est significatif qu'il s'accompagne d'une promesse de bénédiction divine. L'un est la condition de l'autre.

Ce que les personnages de l'Ancien Testament peuvent nous apprendre, c'est que l'intégration des personnes âgées dans la société et la responsabilité à leur égard ne relèvent pas d'une appréciation morale subjective ou d'un engagement personnel volontaire, mais sont une obligation qui s'applique à tous et est une condition préalable à toute vie en communauté humaine. Le commandement d'honorer ses parents est une très ancienne forme du contrat entre générations.

Or nous sommes très éloignés de telles conceptions et la législation sociale la plus raffinée n'y change rien. Le fait que dans un des pays les plus riches du monde, des personnes âgées – selon une tendance dont la progression est préoccupante – préfèrent se réfugier dans le suicide plutôt que de vivre et de mourir dans notre « société d'abondance » devrait donner à réfléchir. Et l'argument objecté selon lequel chaque homme a le droit de disposer librement de sa vie et de sa mort ne repose en réalité que sur une confusion à la fois perplexe, indifférente et cynique entre la cause et l'effet. La peur qu'inspire à de nombreuses personnes la perspective de mener à un âge avancé une existence marquée par les restrictions est symptomatique d'une maladie sociale susceptible de mettre en danger la cohabitation des générations, qui pourtant devrait aller de soi.

Qu'est-ce qui est précisément en jeu ? Une évolution dont le langage est le reflet. Nous nous préoccupons des personnes âgées, mais ne faisons souvent que gérer leur existence. Les soins apportés aux personnes

âgées, malades ou mourantes ne sont plus qu'un traitement sans sollicitude, la préservation de leur dignité et de leur intégrité personnelle se limite à une garde soumise aux exigences de la rationalité financière. Les personnes âgées sont dépouillées de ce à quoi l'Ancien Testament donnait une importance centrale : leur honneur, c'est-à-dire la reconnaissance de leur intégrité.

Vieillir dans la dignité

En se rappelant que la vie de chacun est un cadeau dont il ne peut s'attribuer le mérite, on est amené à considérer cette expérience fondamentale de la vie humaine qu'est la dépendance. La vieillesse, la maladie et l'incapacité de mener une existence autonome nous font revivre une nouvelle fois ce qui caractérisait notre vie à ses débuts : la dépendance à l'égard d'autrui. La vie humaine commence dans le dénuement total et aboutit souvent, une fois la vieillesse venue, à une dépendance dans de nombreux domaines. Au terme d'une vie marquée par l'exigence permanente de performance, d'effort personnel et d'autonomie, c'est une réalité qui n'est pas facile à admettre.

Si rien d'autre ne compte que ce que les hommes réalisent et créent par eux-mêmes et pour eux-mêmes, l'attention envers ce qui est donné se perdra inéluctablement. Et si la vie en tant que don ne fait plus l'objet d'attention, la notion de la dignité de la vie perdra sa référence. Les attaques dirigées par certains esprits prétendument libéraux à l'encontre de l'engagement de l'Église en faveur de la préservation de la vie est révélatrice d'une solitude capable de donner naissance à un mode de penser qui ignore la notion de vie comme don et ne veut voir dans la vie humaine que le produit de ses propres intérêts et objectifs.

« Alors, apprends-nous à compter nos jours, et nous obtiendrons la sagesse du cœur. »

Ps 90,12

Pour pouvoir rendre à la vieillesse sa dignité, il faut la concevoir comme faisant partie d'une vie qui est un tout, au même titre que la resplendissante jeunesse et la vigoureuse mi-vie. La vie nous est donnée avec tout ce qu'elle comporte de dispositions individuelles, de potentialités de développement et de

« Reconnaître que notre vie est un don, c'est reconnaître que notre conduite ne se limite pas à nos talents et à nos aptitudes, et que nous ne nous appartenons pas entièrement en dépit de tout ce que nous entreprenons pour les développer et les mettre en pratique. »

Michael J. Sandel³

limites. Comme nous supposons que c'est à nos seuls efforts que nous sommes redevables de nos succès, nous pensons aussi devoir nous attribuer dans tous les cas la responsabilité de nos limites et de nos échecs.

Dans la vieillesse et la maladie, nous courons le risque de devenir les victimes du pouvoir

quasiment tout-puissant de la responsabilité que nous nous sommes imputée nous-mêmes. Se proclamer l'artisan de son propre bonheur, c'est se dispenser de se soucier du malheur des autres. Si nous ne concevons notre santé, notre force et nos succès que comme des résultats à notre actif, la maladie, la faiblesse et le désespoir de l'autre ne nous toucheront guère. C'est ce que Michael Sandel appelle « le triomphe moderne de l'intentionnalité sur la gratuité du don, de la domination sur le respect, du façonnement sur la contemplation ». Au lieu d'accueillir avec humilité les dons qui nous permettent d'obtenir des succès, nous humilions ceux qui doivent s'en tirer avec des dons moindres ou différents. En nous attribuant péremptoirement le mérite des conditions mêmes qui nous permettent de vivre, nous nous érigeons en créateurs. Soutenir une telle conception de soi-même, c'est se masquer la réalité de la dépendance de

l'existence humaine. Comme nous avons un regard déformé sur nous-mêmes, nous sommes incapables d'agir correctement à l'égard des autres. C'est seulement « en nous ouvrant à ce qui, dans la vie, n'a pas été demandé » (William F. May) que nous nous enrichissons d'une dimension qui nous rend modestes quant à nos performances et attentifs à l'autre ou à son dénuement.

L'acceptation de la vieillesse et de la faiblesse oriente le regard du chrétien vers celui à qui nous devons tout, ce qui a été demandé et ce qui ne l'a pas été. Une existence dans la dignité n'a pas seulement une certaine qualité de vie, elle est aussi « qualité de création ». Dieu répond de l'être humain et lui donne sa dignité, dans toutes les situations, demandées ou non. Il en résulte deux conséquences importantes pour notre manière de considérer la vieillesse :

1. La vieillesse n'est pas seulement une réduction et une charge, elle est une partie constitutive de la vie humaine. La pression sociale se faisant de plus en plus forte, il faut surtout que les personnes âgées aient le courage de dire oui à leur vieillesse avec tout ce qu'elle peut comporter d'accablant.
2. Du fait de l'allongement de l'espérance de vie, la vieillesse est plus que jamais une tâche créatrice. Il convient de prendre conscience de sa propre finitude et de sa propre mort plutôt que de prétendre lutter contre l'âge et cultiver l'idée d'une vieillesse performante. Car l'art de vivre implique finalement aussi l'art de vieillir et l'art de mourir.

Rédacteurs responsables :

Justitia et Pax, sur mandat de la Conférence des évêques suisses
www.juspax.ch

Conseil de la Fédération des Églises protestantes de Suisse
www.sek.ch

² Michael J. Sandel, Plädoyer gegen die Perfektion. Ethik im Zeitalter der genetischen Technik, Berlin 2008, 48.